

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

COURAGE CIVIL. — HONNEUR. — PATRIE. — LIBERTÉ. — PROGRES. — GAITÉ. — SANTÉ. — BIEN-ETRE. — SAVOIR.

LE FANTASQUE,

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS ET DES INTÉRÊTS CANADIENS.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Imprimé et publié par

N. AUBIN, Rédacteur. W. H. ROWEN, Imprimeur.

16, Rue Grant, Faubourg St. Roch.

Ce journal paraît deux fois par semaine, le LUNDI et le JEUDI. L'année ou volume se compose de 96 numéros et se divise en trimestres de 24, sans autre pour l'année. — Le Prix d'abonnement est de 3 piastres par année payable trimestriellément d'avance. — On ne reçoit pas de souscription pour moins de six mois. — Le prix du port par la poste est une piastre pour toute la province. Toute communication, demandes ou réclamations doivent être adressées. — On insère gratuitement tous les articles d'utilité et d'intérêt public; ceux de nature purement personnelle ou privée ne seront admis que moyennant rémunération de 2 sous par ligne.

PAIX DES ANNONCES. Première insertion, 6 lignes et au dessous, une demi piastre. — Au dessus de 6 lignes, 8 sous la ligne. Chaque insertion suivante se fait au quart des prix ci-dessus. — Les annonces non accompagnées d'ordre sont continuées jusqu'à avis contraire. — PRIXS. On donne le journal gratis aux personnes qui fournissent des annonces au montant de quatre piastres. Celles qui en laissent pour dix piastres ont droit en outre à des ouvrages d'imprimerie pour la valeur de 2 piastres. On déduit moitié aux enchanteurs, à prendre en ouvrage. Les agents reçoivent la feuille gratis.

Mélanges Littéraires,

La mère en permettra la lecture à sa fille.

LES DOULEURS D'UNE FEMME HEUREUSE.

Suite.

Puis elle se précipita furivement dans une chambre où, où se trouvaient deux chaises et là tout le contenu d'une riche corbeille de mariage reçut la veille regardant, les mains jointes et le visage coloré par l'émotion, les riches cachemires, les soieries claquoyantes, les blondes, les dentelles et les merveilleux bijoux qu'elle admirait, et qu'elle n'osait toucher.

Comme elle rentrait dans la salle pour la dixième fois peut-être, elle trouva la famille Vaudois qui venait d'arriver. Après les premiers compliments, Vaudois dit le visage ébloui rayonnant, se tourna vers Ribert.

— Mon beau frère, je voudrais vous parler en particulier, ainsi qu'à ma sœur, et voilà d'instinctement du monde ici. Passons, s'il vous plaît, dans une autre chambre.

— Volontiers, volontiers, murmura Ribert un peu embarrassé, et jeta un regard sur sa femme, qui paraissait fort triste.

Elle se leva cependant, essayant de sourire et prenant la main de Mme Vaudois, elle l'entraîna sur les pas de leurs maris.

— A peine Vaudois se vit-elle seule avec son cousin, mes gens, son ouvrage loin d'elle avec une joie d'enfant, elle s'écria :

— Viens donc, Emilie, viens donc voir.

Et saisissant vivement son bras, elle l'entraîna dans l'autre chambre :

— Regarde, lui dit-elle, l'air brillant d'orgueil et de bonheur.

— Qu'est-ce cela ? balbutia Emilie stupéfiée devant tant de richesses.

— Ve tu me marie, reprit Valentine avec cette folle gaieté de jeune fille qui ne comprend encore du mariage que les joies qu'il promet.

— Vous vous mariez ?

— Valentine ne vit point la pâlure d'Emilie, elle eût vu qu'elle n'en aurait pas deviné la cause.

— Épouse le marquis de Sainte-Luce, qui t'aimait tant.

— C'est un mariage d'argent, dit-elle.

— C'est un mariage d'argent, dit-elle.

— Pourquoi me dis-tu cela ?

— Oh ! dit Emilie, avec une sorte d'ironie froide, c'est que tu es venue si grande dans...

— Et bien, qu'est-ce que ça te fait ?

— Au contraire, peut-être que vous aimez les titres.

— Pourquoi me dis-tu cela ?

— Oh ! dit Emilie, avec une sorte d'ironie froide, c'est que tu es venue si grande dans...

— Et bien, qu'est-ce que ça te fait ?

— Au contraire, peut-être que vous aimez les titres.

— Pourquoi me dis-tu cela ?

— Oh ! dit Emilie, avec une sorte d'ironie froide, c'est que tu es venue si grande dans...

— Et bien, qu'est-ce que ça te fait ?

— Au contraire, peut-être que vous aimez les titres.

— Pourquoi me dis-tu cela ?

— Oh ! dit Emilie, avec une sorte d'ironie froide, c'est que tu es venue si grande dans...

— Et bien, qu'est-ce que ça te fait ?

— Au contraire, peut-être que vous aimez les titres.

— Pourquoi me dis-tu cela ?

bustivement à son beau-frère : Fasse le ciel que vous n'avez repenti pas un jour de cette folle bouffée d'ambition. Parions, Emilie, nous n'avons plus rien à faire ici.

— Vous nous quittez déjà, mon oncle ? demanda Valentine en jetant un regard inquiet et surpris sur les physiognomies sombres et embarrassées qui l'entouraient.

— Oui, madame la marquise, dit Vaudois d'un ton railleur, qu'il essayait de prendre pour cacher sa douleur, trop de soins vous occupent en ce moment, nous pourrions être indiscrets.

— Les deux mères s'empressèrent en s'adressant une dernière parole pleine de tristesse et de regret, et la famille Vaudois s'éloigna sans qu'Emilie eût jeté un seul regard sur sa cousine.

— Que s'est-il donc passé ? demanda Valentine.

— Oh ! presque rien, reprit Ribert en haussant les épaules. Vaudois ne s'était-il pas persuadé que parce que son Emilie n'aimait, tu devais l'adopter et devenir sa femme. Tu as mieux que cela.

— Emilie m'aimait... d'amour, murmura Valentine rêveuse.

— C'était la belle merveille ! Si je l'avais mise en montre comme un fait de la plupart des demoiselles à marier, bien d'autres en seraient au même point. Mais c'était inutile, avec deux millions de dot, on trouve toujours des maris, et tu verras demain si le marquis de Sainte-Luce n'a vu pas bien loin son cousin, le petit valet Vaudois.

Durant la fin de cette journée, Valentine fut triste et préoccupée. Elle ne pouvait se défendre qu'on apprend, à 18 ans, que l'on fait le malheur d'un beau et brave jeune homme, que l'on aime comme un frère. Et si Valentine était restée quelques jours livrée à elle-même, peut-être que les souvenirs de cette journée eussent éveillé dans son âme une passion dont elle ignorait la puissance et presque l'nom. Mais le lendemain matin, le marquis de Sainte-Luce se présenta à Saint-Mandé.

C'était un fort joli homme, de 30 ans à peu s'en faut, et de la grâce, de l'esprit, et cette grâce, il avait de la noblesse de son maintien et de sa tenue. On ton qu'on s'imaginait longuement caractérisé la noblesse française. Après un déjeuner de famille pendant lequel le marquis se montra aimable, galant et presque amoureux de sa future, on partit pour Paris où le meilleur goût et un équipage somptueux qui devait porter les amourettes du marquis. Il en fut tout joyeux ainsi ; et, jusqu'à l'heure de son mariage, Valentine ne trouva pas une heure de liberté pour interroger son cœur et songer à Emilie.

Valentine, accueillie avec grâce par la noble famille, elle allait faire partie, marcher de ravissement en ravissement. N'était-elle pas bien heureuse ! et lorsque le jour de son mariage, elle entendit son souverain dans son magnifique hôtel : lorsque, conduite par sa belle-mère et la comtesse d'Albani, elle se vit, elle parut dans les salons, elle fut accueillie avec distinction, elle fut accueillie avec grâce et de ses 18 ans, lorsqu'elle entendit le concert de louanges qui la salua, ne fut-elle pas bien pardonnable de ne pas remarquer que son père et sa mère seuls étaient près d'elle, et que nul autre membre de sa famille n'avait été appelé dans ce jour solennel.

Un an après, Valentine était seule dans un délicieux boudoir de son hôtel. A demi couché sur un divan, la tête nonchalamment appuyée sur une de ses mains, elle venait de congédier sa femme d'encre en disant : « Mon bon Emilie, que je ne t'aurais jamais vue si visible pour personne. Puis, demeurée seule, elle s'était mise à pleurer.

Qui vraiment à pleurer, la pauvre Valentine, car toutes ses joies de jeune fille s'étaient évanouies comme un beau songe. Car tout ce bonheur qu'elle avait rêvé s'était évanoui avant même qu'elle eût eu le temps d'en savourer la douceur ; et la plus admise la plus envinée, la plus heureuse des femmes de son temps, se trouvait en tête la plus malheureuse.

Ce n'était pas que le marquis de Sainte-Luce manquât en apparence aux égards qu'il devait à sa femme, ou qu'il dépensât follement sa fortune, ou qu'il eût des maîtresses, rien de cela ; le marquis avait épousé les deux millions de Valentine pour soumettre dignement l'éclat d'un beau nom. Il s'en acquittait noblement, et d'un autre côté il laissait à sa femme, pleine et entière liberté de satisfaire à ses desirs. Ses maîtresses étaient irréprochables, et ses manières avec Valentine d'une entière convenance.

Ce n'était pas non plus que Valentine eût l'esprit occupé de quelque passion éphémère. Elle était restée trop pure et trop naïve d'âme et de pensées, pour que la séduction put s'ouvrir une route jusqu'à elle. Bien que le marquis de Sainte-Luce, sa belle-mère, la quittât rarement, sa candeur était sur tout sa sauvegarde.

Ce n'était pas qu'elle souffrît de ne point trouver dans son mariage l'amour que bien des jeunes filles ont désiré. Enfant rieuse et insouciante, elle n'avait jamais peut-être songé à l'amour. Ce mot retentissait autour d'elle sans éveiller ni un regret, ni un désir, ni un espoir. Elle éprouvait pour son mari une affection tranquille, qui serait peut-être devenue une passion, s'il l'eût voulu, mais qui s'était trouvée contenue par une sorte de crainte respectueuse, qui la laissait toujours teinte et timide devant lui.

Mais il était pour la jeune marquise une douleur qui les rendrait toutes, qu'elle n'avait point prévue et qu'elle éprouvait même sans la comprendre encore bien nettement.

C'est que la fille de Ribert, le marchand, malgré son titre, n'était toujours pas de la noblesse. Elle n'était plus enfant du peuple, et le blason du son mari ne la faisait point enfant du noble. Valentine se trouvait seule et isolée entre les deux degrés ne pouvant plus demander des affections à celui qui était au-dessus. La nouvelle famille avait bien voulu de la jeune fille qui riche et belle, eussent son origine plus élevée que celle de sa noblesse. Mais elle n'avait point voulu de tous ces bons parents, à qui la joyeuse et le courage ne suffisait pas pour se soutenir dans le premier brillant des années du noble faubourg. Lorsque les bonnet gens s'y étaient aventurés, ils y avaient été reçus avec dédain insultant. Les hommes de peuple, les hommes parvenus à la force de travail par deux fois dans les hôpitaux de la noblesse, ils n'y revenaient plus. Le vieux Ribert lui-même, l'ancien affluant qu'il recevait, renoué, non sans un ambré d'ivoire, et par chez son grand-père. Alors abandonnée de ses amis et délaissée de cette éphémère de l'aristocratie, Valentine se voyait réellement sa grande veuve péruélienne. Valentin essayait quelquefois d'échapper à sa chaire d'or, et pour cela elle sortait seule de l'hôtel, montait dans un taxicab et

sausage, peuplés de troupeaux de moutons et de bœufs, on sont des prairies frappantes; aussi la conviction nous gagnait à ce point, que nous nous étions en route, nous arrivâmes à visiter les principaux établissements des habitants de Rimouski.

Après deux heures de marche on nous atteignit enfin le village de St-Jovite, à deux milles de notre point de départ. Ce village se composait d'une centaine de familles anglaises de France et d'une vingtaine de familles acadiennes, établies sur une île, droite qui s'étendait à l'ouest de Rimouski. Les habitants de ce village, qui s'appelaient les habitants de St-Jovite, étaient tous des Français; ils avaient pris l'habitude de leur langue maternelle, et ils parlaient français avec une pureté parfaite. Les habitants de ce village étaient tous des Français; ils avaient pris l'habitude de leur langue maternelle, et ils parlaient français avec une pureté parfaite.

— Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français. — Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français. — Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français.

— Et bien, mes jumeaux, est-ce que l'on peut se procurer à manger dans ce village, dit-il à son frère. — Et bien, mes jumeaux, est-ce que l'on peut se procurer à manger dans ce village, dit-il à son frère.

— Peut-être et nous, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français. — Peut-être et nous, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français.

Nous marchâmes vers le centre. Arrivé à la pointe de la maison, un jeune homme, à la chevelure blonde, nous parut étonné, et nous dit qu'il ne nous avait jamais vus. Nous marchâmes vers le centre. Arrivé à la pointe de la maison, un jeune homme, à la chevelure blonde, nous parut étonné, et nous dit qu'il ne nous avait jamais vus.

— Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français. — Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français.

— Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français. — Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français.

— Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français. — Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français.

— Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français. — Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français.

temps sans savoir que frère, enfin je révais souvent de France, que possible, je m'en vais plus la France, et mon cœur est aux Invalides... je ne l'ai jamais tant aimé... je mourrai dans ces lieux... je suis dans ma tombe!

— Pour une affaire, nous n'en avons point; nous avons une petite chapelle, pauvre comme nous, où un prêtre vient tous les quinze jours célébrer la messe et nous faire le sermon dans notre langue. L'école que les enfants du village fréquentent est à un mille d'ici, et une école anglaise nous n'en avons pas de maître de français. Il y avait de quoi nous amuser, si nous nous racontions tous les embarras, que nous avons eu les premières années que nous nous sommes établis ici.

— Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français. — Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français.

— Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français. — Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français.

— Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français. — Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français.

— Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français. — Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français.

— Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français. — Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français.

— Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français. — Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français.

— Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français. — Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français.

— Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français. — Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français.

— Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français. — Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français.

— Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français. — Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français.

— Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français. — Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français.

— Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français. — Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français.

— Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français. — Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français.

— Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français. — Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français.

leur pratique, qui pour un habit, qui pour des boîtes, qui pour des épicerie, qui pour du tabac, qui pour du bois. Cela ne fait peut-être pas notre éloge, mais comme c'est la vérité, avouons-le franchement et tâchons d'en profiter s'il est possible. Oui, depuis que Québec nous a vu le siège du gouvernement, depuis que Québec nous a vu le siège du gouvernement, depuis que Québec nous a vu le siège du gouvernement.

— Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français. — Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français.

— Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français. — Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français.

— Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français. — Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français.

— Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français. — Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français.

— Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français. — Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français.

— Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français. — Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français.

— Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français. — Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français.

— Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français. — Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français.

LE FANTASQUE. QUÉBEC, JEUDI 14 AVRIL, 1812.

Parallèles, BELLETTES, NOUVELLES ET CANSAIS. Qui bien aime bien chérie.

ENCORE LE SIÈGE DU GOUVERNEMENT.—La joyante des gens de Montréal est encore une fois chantonlée par Pespér qui les soi-disant confidences de quelques indiscrets subalternes leur font concevoir, de posséder de nouveau par eux le gouvernement de la province, et de voir leur ville définitivement érigée en capitale.

— Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français. — Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français.

— Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français. — Tu es un homme, dit-il à son frère, et nous venons visiter nos anciens frères les Français.

GARE AUX SOLDATS.—En général le soldat anglais est réputé pour sa bravoure à toute épreuve et un respect de la discipline qui va jusqu'à l'indubitable; aussi nous ne lui dépeutons point ces deux qualités qui ont pour stimulants selon quelques philosophes phy-logistes, d'un

